

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 3. Chapitre XIII

Vazquez, comme beaucoup d'autres, fut complètement ruiné. Il ne put payer tous ses créanciers que quelque temps après, et cela, grâce à moi. Il vint me voir et me rappelant son ancien prêt, me demanda dans quelle position je me trouvais.

- *Mauvaise* – lui dis-je –. *Avec tous ces événements, l'argent ne court pas les rues. Nous avons à peine le strict nécessaire. Il faut laisser passer l'orage.*

- *Naturellement* – répondit-il, pensif –. Il est inutile, pour diminuer mon malheur, d'en faire deux. Cela ne change rien à ma situation ...

Et il s'en alla.

A ce moment-là, je n'avais pas vingt mille pesos disponibles, et j'aurais dû les demander à Rozsahegy alors que ce n'était pas le moment d'abuser de mon beau-père qui s'était montré si admirable envers moi, d'autant plus que je ne pouvais satisfaire mes besoins de jeu et autres que grâce à lui. Vazquez, d'ailleurs, n'exigea rien. Il parla tranquillement, et s'en alla.

Entre temps, la situation politique restait la même, ou s'améliorait pour moi. Tout le monde s'était réconcilié et les mêmes hommes nous gouvernaient. Mon attitude avant, pendant et après la révolution était considérée, non comme un miracle d'équilibre, comme elle l'était réellement, mais comme une preuve irréfutable de mes grandes qualités d'homme d'État. Dans, les couloirs de la Chambre, à la Maison Rose, dans les salles de rédaction, on commença à parler en plaisantant de mes chances d'être ministre à la première vacance. Je le pris comme une plaisanterie, je me fis si modeste, si petit, que les railleries perdirent peu à peu de leur âcreté et de leur agressivité, et arrivèrent à faire concevoir comme possible une chose à laquelle l'esprit était déjà habitué.

On parla sérieusement, une autre fois, de me faire ministre, et il y eut quelqu'un pour m'en faire la proposition. C'était quelques années après les événements que je viens de raconter ; je continuais, par la force d'inertie, à être député de ma province, mais la situation me paraissait trop ambiguë avec un Président très honnête, mais peu sûr et bourgeois, et

je ne me décidais pas à ponter sur lui, et à faire une courte apparition dans un ministère. Les affaires, qui se ressentaient encore de la crise financière, n'avaient pas pris d'élan, et moi, bien que très riche, je ne l'étais pas encore assez, et je ne pouvais pas me permettre de risquer de n'être ministre que deux mois et de ne plus avoir de chance de l'être jamais. Je refusai l'offre en disant que je servais mieux le gouvernement d'en bas que d'en haut. Ce qui me souriait, c'était une légation, et je revins à cet ancien rêve en me disant « *En Europe, pas en Amérique comme je le voulais, avant.* » Mais mon concurrent inné se trouva une nouvelle fois en travers de mon chemin. Vazquez aspirait, précisément, à cette unique légation de quelque importance à laquelle on pouvait alors aspirer. Vaquez a toujours été ma bête noire, mais je n'envie aucun de ses triomphes, bien que je me sois réjoui de quelques-uns de ses insuccès... sans, lui vouloir du mal pour cela.

Je venais de penser à cela, lorsqu'on m'annonça une visite en me présentant une carte froissée et salie :

MIGUEL DE ESPADA  
JOURNALISTE

Je le fis entrer, et dès la porte il me dit :

- *Cela fait deux mois que je meurs de faim dans la capitale et je suis venu te voir au moins cinquante fois. C'est ma dernière carte, Mauricio !*

Et, voyant que son entrée en matière ne m'impressionnait pas, il changea immédiatement de ton et ajouta :

- *Les années passent, apportant aux uns le bonheur, aux autres le malheur. Je n'ai jamais su me gouverner, et maintenant que je vieillis, je me trouve à la rue, à cause justement de mon imprévoyance. Je n'accuse personne d'ingratitude. J'ai servi beaucoup de maîtres, mais je me suis donné comme ces pauvres petites femmes qui ne se rappellent même plus ceux qu'elles aimèrent ... Je me trouve maintenant en pleine débâcle.*

Sa figure me disait son histoire, ses déceptions, pauvre victime de toutes les passions et de tous les caprices, jouet des hommes plus que des circonstances, et ses yeux, au regard amical et humble de chien errant, me rappelaient l'histoire de Los Sunchos et de la capitale de la province. Ma situation m'obligeait à le

traiter de très haut, mais un reste de jeunesse me fit m'approcher de lui, lui frapper sur l'épaule et lui demander :

- *Allons, que veux-tu ?*
- *Manger ! – me cria-t-il avec un désespoir bouffon –, manger tous les jours ou au moins trois fois par semaine !*
- *Ici, tout le monde mange.*
- *C'est ce que disent tous ceux qui mangent – dit-il sentencieusement.*
- *Que fais-tu ?*
- *Depuis deux mois je suis secrétaire d'une société de secours mutuels, fondée par un coquin qui ne secourt que lui. Je ne touche pas un centime. Je vis avec ma femme et mes enfants dans un appartement de la rue Corrientes, qui n'est pas un nid de rats, mais d'aigles.*
- *Fais quelque chose pour moi !*
- *Tout ce qui est possible. Voilà cinquante pesos.*
- *Ce n'était pas cela. Enfin ! Le reste viendra plus tard.*

Je ne faisais pas attention à ce qu'il me disait, préoccupé par une association d'idées :

- *Don Claudio vit-il toujours ? – lui demandai-je.*
- *Et doña Gertrudis, naturellement. Ce sont les deux patriarches de la ville et on ne*

*respecte personne autant qu'eux. Ils disent, les pauvres vieux, des merveilles de toi, mais ils terminent toujours en disant « Dieu le conduira dans le bon chemin ! », ce qui signifie que tu n'es pas encore arrivé à ton degré de perfection.*

*- Ah, canaille !*

*- Merci, au nom de don Claudio.*

Il s'assit. Il se tut un instant, pendant que je le regardais en souriant. Puis, il renoua l'entretien :

*- Je suis un raté, Maurice, et je m'attends à toutes les conséquences de cet état. Pourtant, je ne suis pas bête, et j'ai quelque talent, sans grandes prétentions, tu le sais. Cinquante pesos, ce sont toujours, cinquante pesos, une somme respectable, surtout pour moi qui, il y a cinq minutes, n'avait pas un centavo ni ne savais où le prendre ... Mais dans dix jours ou dans deux heures, je me retrouverai dans la même situation ... Pour me sauver, il n'y a qu'une solution : prends-moi à ton service, je serai ton secrétaire, ton commissionnaire, ton copiste, ton chien ... Dans ta situation, tu as besoin de quelqu'un qui t'aide avec dévouement, car tout ton temps est*

*occupé par le superflu. Je te chercherai les renseignements dont tu auras besoin, je rédigerai tes informations, j'écrirai tes lettres, je composerai tes discours et...*

Il s'interrompit en voyant mon geste de mauvaise humeur et, changeant à nouveau de ton, il reprit :

*- Je ne réclame, je ne demande rien. Je supplie seulement qu'on m'accorde mon droit de vivre. Je commence à être vieux et un grand seigneur comme don Mauricio doit comprendre que ces paroles sont décisives, bien que venant d'un pauvre hère comme moi. Il est triste de ...*

*- Viens me voir demain – répondis-je, amusé –. Nous parlerons demain.*

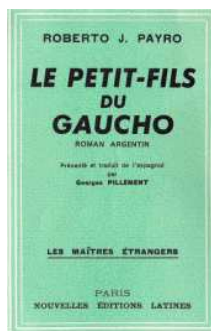
Il alla jusqu'à la porte, revint et ajouta, modestement :

*- Je supprimerai toute familiarité. Je sais, moi aussi, quand la familiarité devient gênante ...*

Et faisant un grand salut, près de la porte, il murmura :

*- Puisque vous le permettez ... à demain.*

**Traduction de Georges PILLEMENT**



**Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.**

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>